

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

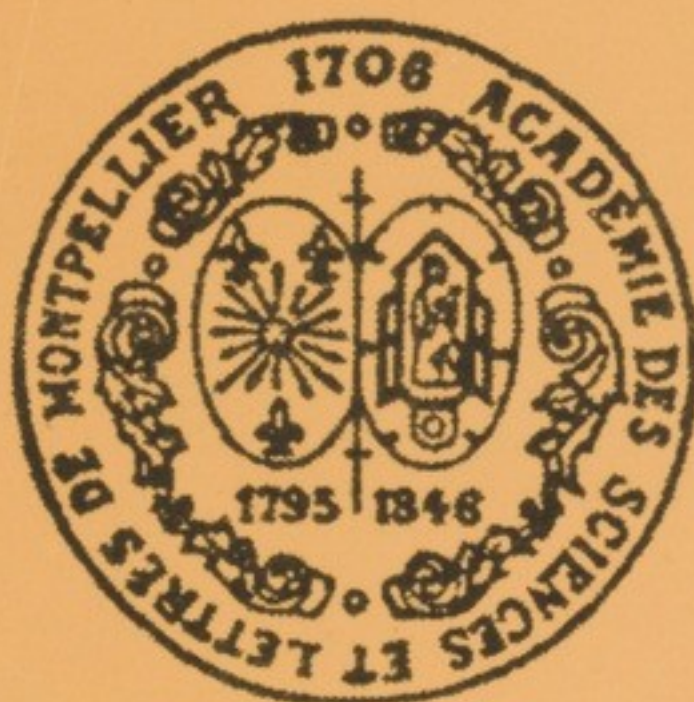
ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

1706-1989

NOUVELLE SÉRIE

TOME 25 - 1994
ISSN 1146-7282

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
1995

Séance du 2 mai 1994

RÉCEPTION DE MONSEIGNEUR JEAN BERNARD

ÉLOGE DE MONSEIGNEUR JOSEPH ROUCAIROL

ALLOCUTION LIMINAIRE DU PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Monseigneur, Monsieur le doyen, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers collègues.

La faculté de médecine, une nouvelle fois, accueille l'Académie des Sciences et des Lettres. Le doyen Claude Solassol, lui-même membre de l'Académie, a permis que cette séance de réception se tienne dans ces murs et nous l'en remercions très chaleureusement.

Nous honorons aujourd'hui deux éminentes personnalités de l'Eglise de Montpellier :

Monseigneur Joseph Roucairol, archiprêtre de la cathédrale St-Pierre, prématurément décédé alors qu'il avait donné à sa paroisse un rayonnement qui dépassait les limites de notre cité ; Monseigneur Jean Bernard, évêque languedocien revenu à Montpellier après 24 ans d'un épiscopat particulièrement fécond à Besançon puis à Nancy et Toul.

La faculté de médecine était certainement le lieu qui convenait le mieux pour nous réunir en cette occasion exceptionnelle, et ceci me semble-t-il pour 3 raisons principales.

Cet amphithéâtre conçu pour accueillir les élèves de l'école de Santé qui a remplacé le 4 décembre 1794 l'ancienne Université médicale, a été construit sur l'aile nord du Monastère Saint-Benoît et Saint-Germain édifié par le pape Urbain V de 1365 à 1367, seulement en deux ans, pour devenir un foyer de prière et d'étude.

A partir du milieu du XVII^e siècle, ces bâtiments qui nous entourent ont été bâtis et aménagés par les évêques de Montpellier qui en firent jusqu'à l'année 1790 leur palais épiscopal.

Enfin et surtout nous sommes à l'ombre de cette cathédrale St-Pierre où Monseigneur Roucairol a donné le meilleur de lui-même, en chaire, au

pupitre des orgues qu'il avait fait restaurer, au milieu des chanteurs de sa chère chorale Urbain V. Il n'y a pas si longtemps, lorsqu'on traversait la cour en se rendant dans cet amphithéâtre, on était tenté de s'arrêter pour écouter une musique sacrée dont les accents traversaient les vitraux de la cathédrale.

Ainsi Monseigneur Roucairol offrait aux étudiants qui se pressaient pour apprendre de leurs maîtres à soulager la misère des hommes, un concert inattendu capable d'émouvoir le cœur, d'éveiller l'esprit et d'élever leur âme.

Mais je ne veux pas prolonger votre attente et je donne tout de suite la parole au récipiendaire Monseigneur Jean Bernard pour prononcer l'éloge de Monseigneur Joseph Roucairol son prédécesseur.

DISCOURS DU RÉCIPiendaIRE

Mesdames, monsieur le président, monseigneur, monsieur le secrétaire perpétuel, messieurs et chers confrères,

Que mes premiers mots soient pour vous remercier, chers confrères de l'Académie, de m'avoir élu parmi vous quelques semaines après mon retour à Montpellier, quitté depuis près de vingt-cinq ans.

Je sais que ce choix de votre part, je le dois en partie à l'amitié qui me liait à M^{re} ROUCAIROL dans une collaboration de près de dix-sept ans, spécialement au service des jeunes du Petit Séminaire St-Roch.

Revenu dans le diocèse de Montpellier à la fin décembre 1991, ma première visite fut pour Mgr BOFFET qui m'accueillait fraternellement, et la deuxième pour Mgr ROUCAIROL. Il m'a aussitôt invité dans son presbytère mais surtout à la célébration de ses noces d'or sacerdotales ainsi qu'au repas familial à Grabels, les deux ayant lieu quelques jours après mon retour. Il ne m'a pas caché ses problèmes de santé ; j'ai admiré son courage et sa foi. J'ai eu le témoignage d'une famille agrandie et très unie, le père ROUCAIROL était pour beaucoup dans cet esprit de famille.

Membre fidèle de l'Académie de Montpellier

L'abbé Joseph ROUCAIROL élu à l'Académie de Montpellier en 1956 y a été reçu officiellement le 24 mars 1958. Il devait d'abord faire l'éloge de monsieur Emile SEGUY, son prédécesseur dans ce fauteuil.

Avec humour, il demandait aussitôt une réforme des Statuts : "Vous recevez un scientifique, disait-il, et vous l'obligez tout de go à faire une œuvre littéraire, vous recevez un musicien et, au lieu de le mettre aux claviers, vous l'installez d'abord à sa table de travail avec mission d'écrire un discours... Vous comprenez mon embarras : d'autres en pareilles circonstances vous ont habitués à de tels régals que j'ai vraiment honte de parler après eux..." Et il ajoutait : "Si mon discours ne vous convient pas et ne procure pas à votre intelligence les joies que vous êtes en droit d'exiger d'un académicien, alors je

vous donne rendez-vous à la tribune du grand orgue de la Cathédrale Saint-Pierre et là, plus à l'aise, je pourrais vous donner, peut-être, quelques satisfactions".

Je sais que beaucoup de membres de notre Académie, d'hier et d'aujourd'hui, ont entendu cet appel et n'ont pas été déçus, loin de là, par les concerts donnés par M^{gr} ROUCAIROL à la Cathédrale ou ailleurs dans le monde.

Ce même jour de l'installation de M^{gr} ROUCAIROL, c'est M. PITANGUE, bibliothécaire en chef de l'université de Montpellier, qui avait la mission de lui répondre et de faire son éloge. Beaucoup d'entre nous se souviennent des "mystères du Moyen Age" qu'il montait et jouait, avec une équipe, au fond de la cathédrale, devant le grand orgue. Il y incarnait souvent un Satan, à la fois terrible et magnifique, avec sa voix, son collant rouge, ses cornes et ses fourches.

"Jamais, disait monsieur PITANGUE à ses confrères de l'Académie, nous n'avons eu jusqu'à présent un authentique musicien que, d'emblée nous pouvions convier, en guise de nos travaux, à nous réunir autour de son orgue à la cathédrale ; avec vous, notre attente est comblée".

Je remercie vivement monsieur le doyen de la Faculté de Médecine d'avoir bien voulu nous recevoir dans cette salle prestigieuse et nous permettre de faire écouter tel ou tel enregistrement de Joseph ROUCAIROL.

Enfance, jeunesse, préparation au sacerdoce

Celui-ci était languedocien de toutes les fibres de son être. Il est né le 9 décembre 1918, non pas à Roujan, domicile de la famille, mais dans les Landes à cause des vicissitudes de la guerre dans laquelle son père a été blessé.

La famille étant revenue à Roujan, le jeune Joseph y fréquente l'école et le catéchisme.

En octobre 1928, il a 10 ans et entre en sixième à l'Enclos St-François que l'abbé PREVOT avait fondé quelques années auparavant pour en faire un collège secondaire de qualité humaine, spirituelle et artistique. En effet, au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le Petit Séminaire Saint-

Firmin avait été pris pour devenir la caserne de Lauwe puis l'Ecole d'Administration de l'Infanterie.

La vie musicale à l'Enclos était intense et de haut niveau. La liturgie était somptueuse et priante, dans un cadre magnifique, grâce à l'homme de goût qu'était l'abbé PREVOT.

Les témoins de cette époque à l'Enclos disent qu'il n'était pas rare qu'un grand musicien, compositeur ou interprète, passa par l'Enclos à l'invitation du père PREVOT. Celui-ci était parfois imprévisible. Il lui arrivait de passer en étude, d'appeler deux ou trois élèves et de leur dire : "Allez vous habiller convenablement, je vous emmène ce soir au théâtre écouter tel musicien ou tel ensemble vocal ou instrumental".

Mais, le successeur du cardinal de CABRIERES, M^{gr} MIGNEN, décide alors de construire un Petit Séminaire à Celleneuve, dédié à St-Roch. C'est ainsi qu'à douze ans, Joseph ROUCAIROL y entre en 4^e alors que la maison n'est pas encore achevée. Il va y faire toutes ses études secondaires et la musique continue à le passionner : malgré son jeune âge, il accompagne le chœur à l'harmonium. C'est un élève moyennement studieux et il consacre beaucoup de temps à la musique ; il réussit cependant très bien dans ses études car il est très doué.

En octobre 1935, il entre au Grand Séminaire de Montpellier, rue Montels, dans l'ancien couvent des Ursulines. Il va y rencontrer son aîné et grand ami l'abbé CAROL, à qui M^{gr} BRUNHES vient de confier la maîtrise des deux séminaires pour les cérémonies de la cathédrale.

Au Grand Séminaire, Joseph reste cinq ans dans le cadre des études de philosophie, théologie, écriture sainte – avec une grande place à la formation à la prière, à la vie communautaire, à l'apostolat. Bien entendu son goût du chant sacré et de la louange divine le rend très avide de formation en ce domaine.

Au début de sa 2^e année de Grand Séminaire, Joseph ROUCAIROL, bien qu'il soit très jeune, est nommé maître de chapelle.

Sa formation humaine et spirituelle se poursuit. Sans aucun doute le goût du chant sacré, de la louange divine, de la musique, unie à la prière, ont été pour lui un chemin vers Dieu dans le sacerdoce.

Il dira plus tard : "Si, tout jeune, je pensais devenir prêtre, il est sûr que le cadre liturgique dans lequel j'ai été élevé, a contribué à conforter ma vocation : peu à peu, elle a pris corps et j'ai compris combien la liturgie devait être dans mon ministère un moyen privilégié d'apostolat et combien elle pouvait être source de vocation".

Finies ses cinq années de Grand Séminaire, il lui faudra attendre un an avant l'ordination car à 22 ans il est trop jeune pour être ordonné prêtre.

Le voilà envoyé au Petit Séminaire St-Roch, d'abord pour un an comme séminariste, ayant fini ses études, puis comme prêtre. Il est ordonné par M^{re} BRUNHES le 20 décembre 1941, dans la chapelle de l'hôpital St-Charles. Sur son image d'ordination il a cité le psaume 145 :

*« Toute ma vie je louerai le Seigneur
et tant que je serai je chanterai mon Dieu »*

Je cède la parole à l'abbé Jean MESTRE, de quelques années son cadet et qui a connu le père ROUCAIROL, d'abord à Roujan dont ils sont tous les deux originaires, puis comme grand élève à St-Roch quand le père y arrivait comme prêtre ; ensuite, pendant plus de 15 ans tous les deux ont été ensemble se retrouvant dans l'équipe sacerdotale dont j'étais supérieur.

"Les talents exceptionnels de Joseph ROUCAIROL n'ont pu s'épanouir et éclater, dit l'abbé MESTRE, que grâce au riche terreau offert par sa famille, son village, son curé.

Fils aîné de 5 enfants, cette famille unie l'a soutenu totalement jusqu'à venir dans sa quasi totalité à Grabels quand il fut curé de cette paroisse et fournir les piliers de base de sa chorale du village puis de la cathédrale.

Son père n'était pas viticulteur mais peintre avec un aspect non conformiste et une ouverture à l'art et à la beauté. Cette ouverture à l'art, Joseph va la mener à sa perfection dans un autre domaine, celui de la musique ; il deviendra cet organiste talentueux, ce maître de chapelle hors pair, ce compositeur de musique sacrée remarquable. Il fera d'ailleurs bénéficier de ses talents beaucoup de ses élèves.

Dans son passage à Saint-Roch, de près de 25 ans, il a eu de nombreuses fonctions : surveillant, organiste, professeur, économe, préfet et surtout maître de chapelle sans compter ce qui était commun à tous les prêtres d'alors : conseiller spirituel, prédication. Ses méditations matinales

étaient très appréciées, et je me souviens de celle où il nous aida à réfléchir et à prier à partir de la mort de Marcel CERDAN, termine l'abbé Jean MESTRE..."

Le maître de chapelle du Petit Séminaire Saint-Roch

En 1945 après une collaboration très amicale avec l'abbé CAROL, celui-ci est nommé maître de chapelle de la cathédrale de Monaco, et donc successeur de monseigneur PERRUCHOT. Le père ROUCAIROL assume alors entièrement la responsabilité de la chorale et de la formation musicale.

En 1950-1951, le père ROUCAIROL a demandé à son évêque, monseigneur DUPERRAY, d'être curé d'une petite paroisse proche du Petit Séminaire, tout en gardant la plupart des responsabilités qu'il y avait. Ce déplacement lui permettrait d'avoir plus de possibilités de recevoir comme le réclamaient peu à peu ses activités musicales grandissantes. Il pourrait aussi accueillir plusieurs membres de sa famille et même ses parents.

En octobre 1951 j'étais envoyé par monseigneur DUPERRAY à Saint-Roch pour succéder au chanoine GRANDO. Il y avait alors douze prêtres dont plusieurs faisaient des études à la Faculté. A trente-cinq ans, je faisais partie des trois vieux !

Quelle splendeur du culte divin dans la chapelle provisoire de Saint-Roch mais aussi à la cathédrale pour les offices pontificaux !

Je cite maintenant l'abbé PENALBA dans son livre très intéressant intitulé "Joseph ROUCAIROL", comme je le ferai encore sur les activités de "Président mondial des Petits Chanteurs" et je l'en remercie vivement.

Nous chantions, nous dit-il, tous les dimanches une messe en polyphonie différente. L'après-midi, les vêpres étaient chantées en faux bourdon, les antiennes en grégorien, l'hymne en polyphonie ; suivait le Salut du Saint Sacrement comprenant un motet au Saint Sacrement et un à la Vierge, le *Tantum ergo*, tout cela en polyphonie et, pour terminer, un chœur de sortie différent de celui de la messe. Notre répertoire était d'une richesse extraordinaire. Je citerai pêle-mêle : 5 ou 6 messes de PALESTRINA, 3 ou 4 de VICTORIA, Roland de LASSUS, JOSQUIN des PRES, PHILIPPUS de MONTE, CHARPENTIER, MOZART, SCHUBERT, LISZT, GOUNOD, VERNES, Edmond DIERICKS, POTIRON, NIBELLE, Joseph SANSON..."

La chorale était un élément important de la formation des jeunes séminaristes. Le père ROUCAIROL avait les qualités non seulement d'un très grand musicien mais aussi d'un éducateur ; sa musique était aussi un témoignage de cette beauté authentique qui ouvre à Dieu.

Il était précieux aussi dans notre Conseil de maison par la qualité des jugements qu'il portait sur les jeunes afin de mieux les aider. Il repérait ceux qui avaient des dispositions pour la musique. J'en veux pour preuve ce petit fait. Le futur père GOUZE, dominicain, est rentré à St-Roch en 3^e avec quelques jours de retard pour des raisons de famille. Dans l'après-midi, le père ROUCAIROL me demande de le lui désigner parmi les jeunes qui jouaient de tout leur cœur. Je lui dis : "Tenez, c'est celui qui grimpe au platane pour ne pas être pris". Le futur monseigneur ROUCAIROL me répondit : "S'il pouvait être doué pour l'orgue, ce serait magnifique avec l'agilité qu'il a dans les pieds." En fait, il s'est spécialisé dans le chant choral et ses mélodies à la louange du Seigneur sont chantées de plus en plus dans les communautés religieuses et des paroisses en France et bien au-delà.

Contrecoup des grandes mutations des années 50 60... sur les petits chanteurs et sur les séminaires.

Mais les années 60 - 70 ont été, dans l'Europe et dans le monde, des années charnières par les bouleversements fantastiques que nous continuons à vivre. Ils allaient avoir des conséquences de plus en plus importantes sur la chorale, et même sur les petits séminaires sous la forme qui avait prévalu au cours du 19^e siècle.

Ceux-ci avaient pour but d'aider des adolescents, ouverts à la possibilité d'une vocation sacerdotale ou religieuse, à faire un discernement, sans engagement de leur part, et sans cesser leur scolarité. C'étaient des internats très stricts mais guère plus que les internats de l'époque, dans une France très majoritairement rurale ; la plupart des jeunes ruraux d'alors ne pouvaient faire des études secondaires de premier et de second cycle qu'en devenant pensionnaires.

Mais les choses changeaient très rapidement. L'ouverture des C.E.G. un peu partout, puis des C.E.S., l'extension des ramassages scolaires allaient faire disparaître la plupart des internats, au moins jusqu'à la seconde. En même temps, dans le second cycle, les filières pour le baccalauréat se multipliant, un certain nombre de jeunes séminaristes devraient donc chaque

jour, suivre leur scolarité dans un autre établissement possédant la filière convenant à leurs possibilités.

Il faut ajouter encore que les contrats passés avec l'Etat pour les collèges et lycées libres (et donc pour les petits séminaires) demandaient que le calendrier officiel des vacances soit respecté, même quand il s'éloignait du calendrier liturgique, par exemple à Pâques. Cela demandait des conversions de mentalité qui auraient demandé plus de temps...

Le père ROUCAIROL voyait bien la réalité et mesurait les conséquences que ces bouleversements aussi rapides avaient sur notre chorale de jeunes. Mais, en plus, sa notoriété grandissante augmentait ses activités. Il a donc demandé à être progressivement déchargé de la chorale. Un peu plus tard, ne voulant pas abandonner Saint-Roch au moment même où sa survie était menacée, il a repris la direction de la chorale pour la préparation des grandes fêtes, à la cathédrale, avec la chorale du Grand Séminaire. Ce fut une joie pour tous mais aussi un beau témoignage de sa part.

En 1967, c'est le sixième centenaire de la Consécration de la cathédrale par le pape Urbain V qui avait été, avant d'accéder au souverain pontificat, chanoine de cette cathédrale. Il y a de nombreuses cérémonies : le chanoine ROUCAIROL prépare et dirige les chants avec les chorales réunies des deux Séminaires, grand et petit. Il y a en particulier ma consécration épiscopale par M^{gr} TOUREL assisté des deux concélébrants principaux, M^{gr} IALLIER, archevêque de Besançon et M^{gr} SANGARE, archevêque de Bamako au Mali, ainsi qu'une vingtaine d'évêques et de très nombreux prêtres. Cette très belle et priante célébration devait beaucoup au père ROUCAIROL.

Curé de Grabels

Pendant ce temps, il manifestait de plus en plus à Grabels, son amour de pasteur pour les habitants.

Le grand musicien est un bon curé auquel les habitants sont de plus en plus attachés. Voilà ce qu'il en dit dans l'homélie de ses noces d'or sacerdotales :

"En 1951, je deviens curé d'une petite paroisse viticole, Grabels, 620 habitants alors.

J'y suis resté 21 ans, presque un quart de siècle, cela compte dans une vie. Je suis un rural, une promenade dans la garrigue ou dans les vignes est

mon meilleur tonique. Le viticulteur vous apprend la patience, la confiance. Il sait qu'il n'est le maître ni du temps, ni de l'histoire, il travaille avec persévérance et vingt fois sur le métier remet son ouvrage. Le prêtre dans un petit village ne peut s'isoler, il fait corps avec chaque famille. Connaissant tout le monde, il peut trouver plus facilement la parole qui convient. Et quand Dieu lui fait la grâce de marier ceux qu'il a baptisés, il comprend combien la foi s'intègre à la vie et que le Seigneur ne peut être l'étranger perdu dans l'infini".

Je vous propose d'entendre maintenant, en écho à ces paroles, le chant "*Le vigneron monte à sa vigne*" que le père ROUCAIROL a fait chanter très souvent aussi bien dans des concerts que dans des réunions amicales où tout le monde le reprenait en chœur. Ce chant faisait partie, bien sûr, du répertoire de la chorale du Petit Séminaire St-Roch, mais aussi de celle des Vignerons de Grabels qui, elle-même, s'est fusionnée avec celle de la cathédrale pour donner l'actuelle Chorale Urbain V.

Je tiens à remercier monsieur Patrick LAMON et cette chorale URBAIN V qui ont bien voulu enregistrer pour nous les trois petites citations musicales de cette soirée et, d'abord "*Le vigneron monte à sa vigne*".

Interlude

Je tiens à placer ici ce témoignage de l'abbé PINEL qui a fait partie de l'équipe des prêtres du Petit Séminaire, aidant le père ROUCAIROL, et qui a accepté d'en être le supérieur dans les moments très difficiles dus aux bouleversements de société.

"C'était la veille des Cendres. Je travaillais dans mon bureau au Petit Séminaire quand le père ROUCAIROL est venu frapper à ma porte.

"Je dois donner, me dit-il, un concert d'orgue à St-Guilhem-le-Désert, pour des pharmaciens en congrès à Montpellier. Mais je suis fatigué ; tu devrais venir avec moi ; tu conduirais ma voiture ; tu tournerais les pages pendant le concert..."

Je partis, ravi de lui rendre service, mais aussi ravi de partir avec lui à ce concert.

Le récital terminé, de nombreuses personnes montèrent à la tribune le féliciter de son talent et le remercier. Il accueillit avec beaucoup de simplicité et de gentillesse ces louanges. Puis il me demanda de regarder s'il y avait encore des gens dans l'église. Tout le monde était sorti. "Alors, me dit-il, partons vite par le cloître ; ... toutes ces félicitations ne sont pas toujours sincères et m'ennuient un peu".

Je reprends le volant pour le retour : "Ne tardons pas, me dit-il, je dois aller ce soir apporter la communion à trois personnes âgées ; je ne voudrais pas les faire attendre..."

J'ai noté avec admiration, comment cet homme savait, au milieu de sa vie d'artiste encensé, garder le sens pastoral d'un prêtre soucieux de tout le monde y compris de trois vieilles dames de Grabels".

Président mondial des petits chanteurs

C'est progressivement, que des liens se tissent entre monseigneur ROUCAIROL et la Fédération française des petits chanteurs fondée depuis 1947 par le futur M^{gr} MAILLET, directeur des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Avec la chorale de St-Roch, il participe au Congrès international des petits chanteurs à Rome, présidé par Pie XII.

La notoriété du chanoine ROUCAIROL grandissant, il est nommé président de la Fédération française des Pueri Cantores, et même, peu après, en 1972, président mondial.

Lors de l'homélie de ses noces d'or il dira : "Et puis, en 1972, tout bascule, toute éclate, me voici élu président national puis international des petits chanteurs. Ma terre d'apostolat n'est plus un petit village, même s'il a grandi, mais la planète entière. Et voici le modeste curé de Grabels sillonnant le monde pendant douze ans, rencontrant le pape, des cardinaux, des gouverneurs ou des chefs d'Etats, comme les plus modestes familles du Brésil ou du Venezuela... Quel enrichissement de pouvoir frotter sa cervelle à celle d'autrui, de pouvoir se rendre compte où se trouvent les vrais problèmes et de pouvoir réellement porter la parole de Dieu aux extrémités de la terre..."

Le voici donc président mondial des Pueri Cantores. Très vite, il va manifester, là comme ailleurs, ses riches qualités de chef efficace et humain. On parle de ses éclats de voix quand il le faut, mais aussi de son écoute et de

son humilité pour se rallier à la position d'un autre s'il découvre qu'elle est meilleure.

Aidé par madame CANTIER, il garde contact avec toutes les fédérations dans le monde, ainsi qu'avec les pouvoirs publics pour qu'ils reconnaissent, y compris financièrement, les fédérations. Durant les douze ans de présidence de la Fédération internationale des Pueri Cantores, le père ROUCAIROL organise et prépare huit congrès internationaux : Bois le Duc en Hollande - Rome - Londres - Tokyo - Vienne - Maracaïbo - Rome - Bruxelles.

En 1974 se déroule à Rome le 7^e Congrès international présidé par le pape Paul VI. Tout se passe normalement lorsque le pape invite le père ROUCAIROL à sa table accompagné de 5 petits chanteurs pour le 1^{er} janvier.

"Pour l'Asie, écrit-il, j'ai pris l'un des deux petits Chinois venus de Macao ; pour l'Europe un soliste des petits chanteurs à la Croix de Bois ; pour l'Amérique du Nord, un petit chanteur des U.S.A. ; pour l'Amérique du Sud, un petit Péruvien ; comme il n'y a pas de petits chanteurs africains venus à Rome, un petit noir du Languedoc-Roussillon, fils du gardien du Château de Salses, a été choisi.

Le pape donna à l'événement son côté officiel et médiatique en invitant la presse. Le repas fut pris en toutes simplicité. Paul VI était heureux et détendu. Après le repas, il fit visiter ses appartements et sa chapelle en demandant à un soliste de chanter un Noël. Chacun reçut quelques petits cadeaux..."

En 1977, il entreprendra son premier tour du monde, désireux qu'il était d'avoir un contact direct avec toutes les fédérations.

Cinq ans après, au cours de l'année 1983, M^{re} ROUCAIROL fait savoir à la Fédération internationale et à la Fédération française (il dirige les deux depuis 12 ans) qu'à la fin de son 3^e mandat il n'accepterait pas d'en faire un 4^e.

"Je pensais, continue-t-il dans l'homélie de son jubilé, arriver à l'âge de la retraite en conservant mes responsabilités musicales et chorales et en m'occupant des jeunes du Centre de Nazareth. Mais une nouvelle et ultime étape devait en effet s'ouvrir pour moi en mars 83".

Archiprêtre de la cathédrale

En effet, l'archiprêtre de la cathédrale, M^{gr} THERON, après une très courte maladie, mourait fin janvier 83. Comme M^{gr} ROUCAIROL allait peu après abandonner ses grandes responsabilités dans les Pueri Cantores, M^{gr} BOFFET, son évêque, le nomma archiprêtre de la cathédrale St-Pierre.

"Ce nouveau ministère, écrit encore le père ROUCAIROL, allait me faire découvrir une autre facette : celle d'un apostolat de ville et dans une cathédrale, l'église mère, l'église de l'évêque, l'église représentative, avec son côté officiel, mais aussi son côté confidentiel.

Depuis bientôt neuf ans, disait-il quelques semaines avant sa mort, je fais de mon mieux, souvent débordé par le travail mais une fois encore aidé par le père GUERIN et le père FLOURENS, par ma famille, une équipe d'amis, des laïcs dévoués et des membres de la chorale issus certains des lointains Vignerons de Grabels et toujours présents là où il faut et quand il faut".

La cathédrale St-Pierre va devenir un centre culturel de première importance ! Tout au long de l'année, des récitals, des concerts sont organisés par l'Association des Amis de l'Orgue et des Chœurs de la Cathédrale présidée par le Secrétaire perpétuel de notre Académie, le professeur Henri VIDAL.

M^{gr} ROUCAIROL est à l'apogée de son talent de compositeur, d'interprète et d'artiste. De grands musiciens viennent de partout. Les Chœurs de la Chapelle Sixtine même se font entendre en la cathédrale St-Pierre de Montpellier.

Mais la cathédrale est aussi et d'abord une paroisse. Joseph ROUCAIROL en exerce toutes les charges de curé : catéchisme, baptêmes, mariages, enterrements, accueil de beaucoup, y compris des clochards. Ses sermons sont clairs, précis, convaincants, au ton discret, à la parole sûre.

Il a le souci de faire valoir ou de restaurer les beautés de la cathédrale et de son grand orgue.

Le millénaire de la ville de Montpellier fut l'occasion de grandes célébrations à la cathédrale et de festivités diverses. Monsieur FRECHE, maire de Montpellier, annonce que la mairie continuera l'œuvre

d'embellissement de la cathédrale en offrant l'autel du chœur ; il attribue en ces circonstances à M^{gr} ROUCAIROL la distinction du "Guilhem d'Or".

Portrait par le chanoine MASSET

Avant de terminer cet exposé en relatant les dernières semaines parmi nous de Joseph ROUCAIROL, je tiens à vous faire entendre ce que son ami de toujours et notre confrère de l'Académie, le chanoine MASSET m'écrivait avec sa finesse habituelle :

"Joseph ROUCAIROL, dit-il, était à la fois "artiste" et pratique, raisonnable, voire calculateur – débrouillard, diplomate, habile et volontaire, quelque peu roublard pour arriver à ses fins. Beaucoup d'ascendant, qualités de relation, de convivialité, d'entregent – qualité de conteur, d'organisateur. Simplicité et naturel - Facilités pour "réaliser", efficacité et bon goût (par exemple le parc de St-Roch, l'église de Grabels, la cathédrale) – visant à la fois propreté, ordre, confort, esthétique – Aime l'ordre, la bonne tenue, l'étiquette, la politesse.

Dans le domaine religieux également, à la fois tradition et ouverture – Fidèle au passé, aux dogmes, aux directives du Magistère (plus qu'on ne l'aurait cru à première vue) et accueillant à la nouveauté – Foi profonde sous des dehors d'artiste."

Et le chanoine MASSET termine ce portrait en écrivant :

"Sait trouver les hommes qu'il faut et les persuader".

En effet, le père ROUCAIROL avait la grande qualité d'un responsable, qui est de susciter des collaborateurs, de les aider à se former, et à collaborer entre eux. Je ne puis que citer quelques noms tant ils sont nombreux. D'abord son frère René : ils se ressemblaient, ils avaient la même foi, ils se complétaient – et je pourrais ajouter beaucoup d'autres noms de cette famille qui avaient beaucoup d'importance pour lui. Ensuite le professeur Henri VIDAL président de l'Association des Amis de l'orgue – Othar CHEDLIVILI, titulaire du grand orgue – Thierry FÈBVRE et Patrick LAMON, chefs de chœur, ce dernier prenant la succession du père ROUCAIROL...

Je vais traverser la mort.

En 1991, deux événements musicaux se préparent pour fêter doublement M^{gr} ROUCAIROL : l'un le 17 novembre 1991 pour ses 50 ans de vie musicale à la Cathédrale, et ce fut un triomphe, l'autre le 22 décembre, pour ses 50 ans de sacerdoce, et ce fut une action de grâces, en même temps qu'un testament ; je viens d'en lire de nombreux extraits.

M^{gr} ROUCAIROL terminait cette homélie du 22 décembre 91 par ces mots qui prennent tout leur sens quand on sait que la gravité de son mal venait de lui être révélée par le médecin.

"Quelques instants avant de mourir, disait-il, le cardinal de CABRIERES se tourna vers son secrétaire – le futur M^{gr} RAFFIT – et lui dit : Voyez monsieur l'abbé, j'ai été heureux de vivre, je suis heureux de mourir". Et le père ROUCAIROL concluait cette homélie par cette prière personnelle : "Que Notre Dame m'accorde, le moment venu, de pouvoir dire ces mêmes paroles !".

Tout va se précipiter. Le 6 janvier, il entre à la Clinique de Font d'Aurelle. Le 17, au nom du pape, le cardinal SOLDANO adresse un télégramme à Mgr BOFFET :

"Informé lourde épreuve de santé qui frappe M^{gr} ROUCAIROL, Saint Père tient à dire sa sympathie et assure prière pour que le Seigneur fasse sentir réconfort de sa présence.

Il rend grâce à Dieu pour travail accompli au service d'innombrables jeunes en les initiant à la beauté liturgique pour aider le peuple chrétien à prier en chantant. Confiant en intercession Vierge Marie et saint Joseph pour cher frère tout donné à son ministère, Saint Père lui envoie de grand cœur sa bénédiction apostolique, étendue à ceux qui l'entourent. Cardinal SOLDANO - Cité du Vatican".

Pour la suite, je laisse parler le père GUERIN qui l'a aidé, si fraternellement et si sacerdotalement, à faire face à la mort. Dans l'homélie de l'anniversaire de la mort du père ROUCAIROL en 93, le père GUERIN disait :

"Tant que la parole de Jésus n'est pas l'âme de notre vie, nous sommes dans les ténèbres, le mensonge, l'esclavage de la mort. La parole de Jésus et elle seule nous libère de cette situation. "Je vais traverser la mort", disait

notre frère Joseph ROUCAIROL dans ses dernières heures. Paroles d'espérance extraordinaire, et le père GUERIN ajoutait :

"La mort se domine en la traversant dans la foi du Christ ressuscité".

Le premier février, M^{gr} ROUCAIROL glissait dans le coma et dans la mort.

Le 4 février, M^{gr} BOFFET présidait ses obsèques. Je concélébrais à ses côtés ainsi que 150 prêtres. La cathédrale était comble. Monseigneur BOFFET concluait :

"Prêtre avant toute chose, je n'ai jamais vu la passion de la musique faire pièce à son ministère. La musique n'était-elle pas pour lui un champ d'apostolat ?

A vrai dire, j'ai vu grandir en lui, notamment ces dernières années, la conscience aiguë de son ministère de prêtre..."

Je rappelais, il y a quelques instants, l'évocation par M^{gr} ROUCAIROL, dans l'homélie de ses 50 ans de sacerdoce, de la mort du cardinal de CABRIERES qui disait : "J'ai été heureux de vivre, je suis heureux de mourir". Monseigneur ROUCAIROL ajoutait personnellement sa propre prière :

"Que Notre Dame m'accorde le moment venu de pouvoir dire la même prière".

C'est dans cette disposition qu'il composait, quelques mois auparavant, pour les obsèques de sa sœur, une prière à Marie qui a été chantée pour la première fois à ses propres funérailles. Cette dernière composition de monseigneur ROUCAIROL clôturera cet éloge.

Interlude

RÉPONSE DU PROFESSEUR HENRI VIDAL

Monsieur,

"Monsieur, puisque c'est le seul titre que je puisse vous donner ici".

Par cette phrase, mon maître, le doyen Augustin Fliche accueillait Monseigneur Brunhes à l'Académie. Mon prédécesseur, le bâtonnier Maurice Chauvet, la reprit en recevant Monseigneur Duperray. Si la qualité des orateurs ne vous avait rassuré, peut-être, en entendant ces mots un peu abrupts, auriez-vous cru que la carrière académique commençait par un bizutage édulcoré ; peut-être auraient-ils éveillé en vous une nostalgie. Jadis il a fallu que vous fussiez bizuté et que vous bizutassiez. Car, avant d'être évêque, Monsieur, vous fûtes cornichon.

Ce parcours hors du commun, la tradition de notre Académie me donne la joie de le retracer. J'en suis d'autant plus heureux que je vous connais depuis soixante ans et que nous sommes, l'un et l'autre, enfants de la paroisse Saint-Nazaire, anciens élèves du P.I.C. Trinité et membres de la société archéologique de Béziers.

Dans ce parcours, il est aisé de discerner deux étapes. La première gravite autour des études, comme élève ou comme responsable. La seconde s'épanouit dans l'épiscopat.

*

* * *

Vous êtes né à Béziers. Votre mère, Yvonne Bouillet était biterroise de naissance. Médecin de son état, son père fut président de la société archéologique de Béziers. L'un de ses cousins germains, dom Etienne Bouillet, moine d'En Calcat, devint abbé visiteur de la congrégation bénédictine de Subiaco. Ariégeois d'origine, fils de médecin, Henri Bernard, votre père, devint Biterrois d'adoption. Il exploitait le beau domaine de Cibadiès près d'Ensérune : en dépit de son nom, aucun épi d'avoine ne poussait alors sur ce terroir viticole.

Vous êtes le troisième dans une famille de cinq enfants qui ont grandi à l'ombre de Saint-Nazaire. Dans cette cathédrale, vous avez appris à servir la

messe ; pour les grandes fêtes, vous avez revêtu la tenue d'apparat des enfants de chœur : soutane, calotte et camail violets avec croix pectorale. Peut-être, plus tard, des paroissiennes devenues tardivement prophétesses ont-elles affirmé qu'en vous admirant dans cet équipage, elles avaient deviné en vous un futur évêque. J'ose à peine contredire cette pieuse divination en rappelant que, moi aussi, j'ai porté ce costume et que ma vocation épiscopale reste encore incertaine.

Comme tant de prêtres de ce diocèse et tant de membres de notre Académie, vous avez fait vos études à la Trinité. En ce temps-là, il n'était pas interdit d'être bon élève, de poursuivre sa scolarité malgré son jeune âge, et de se présenter en même temps à deux baccalauréats. Aussi, à 16 ans, vous fûtes reçu à la fois en philosophie et en mathématiques élémentaires.

A une époque où la jeunesse était séduite par l'illusion de la victoire, le prestige de l'uniforme et le service de la patrie, vous choisissez la carrière des armes. Pour préparer le concours d'entrée à Saint-Cyr, les pères jésuites vous accueillent sans hésiter à Sainte-Geneviève.

Cette maison prestigieuse a toujours maintenu à un très haut niveau, les études et la formation spirituelle avec l'appui d'une discipline intelligente. Les fils de Saint-Ignace vous ont marqué sans vous déformer. Deux ans après, vous passez le concours et vous coiffez le casoar : à 18 ans, vous êtes le plus jeune de votre promotion.

L'enseignement de Saint-Cyr combinait la culture générale, la formation technique et des exercices variés, sous la direction du général Frère, un chef exceptionnel qui mourut en déportation. Vous faisiez ainsi vos premiers pas sur la route étroite qui conduit aux étoiles.

Un événement en apparence insignifiant bouleversa votre vie. Certains y verront un jeu du hasard. Pour vous, ce fut un signe de la grâce. Plusieurs de vos camarades de Saint-Cyr consacraient leur temps libre, un dimanche sur deux, à visiter des enfants enfermés dans une maison de correction. Un jour, aucun n'était disponible ; l'un d'eux vous demanda de les remplacer. Vous avez refusé. A tout hasard, sans doute faute de volontaires, il vous a laissé l'adresse. Vous n'aviez rien promis, mais, au dernier moment, vous y êtes allé. Brutalement, en plein cœur, vous avez eu la révélation de l'immense misère physique et spirituelle de ces jeunes de la couronne parisienne, alors appelée la zone. Adolescent, vous aviez parfois songé au sacerdoce, mais sans lendemain. Désormais l'idée s'est imposée à vous, irrésistible, que ce que vous pouviez partager avec eux de plus précieux, c'était votre foi. Pour ce partage sans retour, Dieu vous appelait.

Au moment de quitter Saint-Cyr, le sous-lieutenant Bernard a pris sa résolution. Lors de l'amphi garnison, votre rang vous permettait de choisir

une affectation dans une des garnisons les plus enviées, c'est à dire dans l'Est de la France. A l'étonnement général, vous avez choisi Béziers. Vous n'étiez point mu par le pressentiment que vous auriez d'autres occasions de goûter les charmes des climats rigoureux. Dût notre amour-propre biterrois en souffrir, Béziers n'était que peu demandé. En choisissant cette affectation modeste, vous ne priviez pas un camarade moins bien classé d'un choix plus favorable.

Vous voilà sous-lieutenant au 81^e régiment d'infanterie alpine. La dégradation des relations entre la France et l'Italie mussolinienne avait incité le gouvernement à renforcer les troupes de montagne. Pourquoi le choix de Béziers ? Ce secret de la Défense nationale n'a jamais été percé. Quoiqu'il en soit, le 11 novembre 1936, je vous ai vu, coiffé du gigantesque béret, lorsque vous défiliez en portant le drapeau devant le monument aux morts d'Injalbert.

Après quelques mois de négociations, votre démission est acceptée : vous abandonnez Béziers et l'armée, laissant vos camarades poursuivre leur entraînement dans les pics, les névés et les glaciers des garrigues biterroises. Revêtu de la soutane, vous entrez au séminaire de l'Institut catholique de Paris, communément appelé le séminaire des Carmes.

La guerre interrompt vos études ecclésiastiques ; en septembre 1939, vous rejoignez le 81^e R.A.I. Après des mois sans histoire dans les Alpes, votre régiment est envoyé à Abbeville lors de l'attaque allemande et la retraite trouve son terme à Saint-Valéry-en-Caux. Votre régiment est fait prisonnier. Le contraste est amer : d'un côté, dès l'instant de la reddition, les allemands jaillissant de leurs chars, au son de la musique, triomphants, impeccables et bien rasés ; de l'autre, les rescapés du 81^e R.A.I., hirsutes, crasseux, harassés. Pour ajouter une note dérisoire à cette humiliation, face aux blindés victorieux, les vaincus étaient encombrés de chariots tirés par des mulets d'autant plus rétifs, que leurs conducteurs improvisés avaient été recrutés, pour une part, parmi des avocats du barreau de Montpellier.

Alors commencent cinq années de captivité dans la région rhénane, à l'Oflag V A, puis en Poméranie, dans l'Oflag X B : cinq ans en apparence perdus dans le froid, la faim, la promiscuité. Cinq années que les dangers n'ont pas épargnées : une centaine de vos camarades furent tués par trois bombes canadiennes. En 1945, des marches forcées vers l'Est vous entraînent à travers une Allemagne en folie et en feu. Les Anglais vous libèrent enfin près du camp de concentration de Bergen-Belsen : la dernière étape de retour à la liberté fut la découverte épouvantée de l'univers concentrationnaire.

Ces années de captivité furent aussi, pour vous, des années de formation. Le contact d'hommes si différents par leur origine, leur culture, leur profession et leur croyance fut un enrichissement. Surtout, comme d'autres séminaristes, vous avez trouvé des prêtres et notamment des jésuites

professeurs à l'université grégorienne et notre compatriote M^{gr} Poursines, docteur en théologie. Un séminaire en miniature se constitue avec ses études et sa vie spirituelle. Aussi, dès votre retour à Montpellier, dans les derniers jours de juin 1945, M^{gr} Brunhes vous confère les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat. Le 21 octobre, dans la cathédrale de Béziers, il vous ordonne prêtre pour l'éternité.

Avant la guerre, votre évêque vous avait demandé quel ministère vous souhaiteriez exercer. Vous avez répondu par l'affirmation de votre entière disponibilité. Puis, sur son insistance, vous lui avez indiqué que vous redoutiez l'enseignement libre et plus encore le petit séminaire. M^{gr} Brunhes vous confia qu'il pensait à vous pour une aumônerie de lycée. De fait, après quelques mois de vicariat à Notre Dame des Tables, vous fûtes nommé aumônier adjoint du grand lycée de Montpellier où vous retrouvez d'ailleurs l'abbé Poursines et surtout aumônier du petit lycée avec les corniches, les khagnes et les taupes. Il y avait dans cet établissement une petite communauté de religieuses qui avait échappé à toutes les mesures de laïcisation. Elle était vouée à l'extinction et survivait non par un miracle de longévité, mais par un pieux subterfuge qui ne trompait personne : les sœurs se succédaient en fait, mais leur nombre et leurs noms demeuraient immuables.

Un fléchissement de votre santé vous contraignit à quelques mois de repos et M^{gr} Duperray vous nomme aumônier de la Trinité. Ce ministère plus léger vous permet de retrouver votre famille. En 1951, les souhaits exprimés naguère étaient si oubliés que M^{gr} Duperray vous confie la direction du petit séminaire Saint-Roch. Il ne pouvait vous donner une plus grande marque d'estime : ancien supérieur du petit séminaire, il vouait à cette institution une véritable passion. Pendant seize ans, vous avez dirigé cette école avec un corps professoral de douze prêtres et un effectif qui n'a jamais dépassé cent soixante-dix élèves.

Avant la loi Falloux, les petits séminaires avaient permis à l'Eglise d'échapper au monopole de l'Université. Fallait-il les conserver pour donner à des enfants une formation orientée vers le sacerdoce ? La hiérarchie catholique le croyait. L'évolution de l'Education Nationale et de l'Eglise, le déclin général de l'internat avec la création des collèges, la multiplication des filières exigeaient des réformes. L'immobilisme aboutit à la destruction. Ce ne fut pas votre fait. Plus tard, à Nancy, votre expérience vous permit de conserver une formation spécifique dans une structure renouvelée.

*

* *

La Providence, avec la complicité d'ailleurs honorable du Souverain Pontife, vous appelle à l'épiscopat. Nommé évêque auxiliaire de Besançon, le 7 décembre 1967, vous êtes sacré dans la cathédrale de Montpellier le 10 février 1968 par M^{gr} Tourel, assisté de M^{gr} Lallier, archevêque de Besançon et de M^{gr} Sangaré, archevêque de Bamako. Plusieurs membres de notre Compagnie y assistaient : notamment le chanoine Roucairol dirigeait les chœurs et notre regretté confrère, le doyen Jean Cadier conduisait la délégation de l'Eglise réformée. Devant cette muraille élevée par Urbain V et restaurée par le doyen Solassol, il faut rappeler que votre sacre fut le sommet des fêtes du 6^e centenaire de la cathédrale.

L'évêque auxiliaire reçoit, avec la plénitude du sacerdoce, le pouvoir d'ordre. A la différence du coadjuteur, il n'a pas l'espoir ou la consolation de la succession. Il n'agit que par délégation et sous le contrôle de l'évêque titulaire. Selon la formule des Actes des Apôtres, ils n'ont qu'un seul cœur et une seule âme. Mais parfois la pratique de l'obéissance militaire est une préparation opportune à une tâche délicate.

Dans vos nouvelles fonctions, vous découvrez un immense diocèse riche de plus de mille prêtres, qui s'étendait sur le Doubs, la Haute-Saône et le territoire de Belfort, une tradition horlogère encore vivante en milieu rural et un climat si rude qu'il a le douteux privilège de posséder le lieu le plus froid de France.

Le tumulte de 1968 surgit peu après votre arrivée. De ce vaste chahut que les beaux esprits avides d'extrapolations saugrenues et les politiques de tout poil habiles dans l'art des récupérations ont feint de prendre au sérieux, je ne dirai qu'une anecdote. De jeunes intellectuels vous invitent à dialoguer avec eux. La rencontre est courtoise. Ils rappellent d'abord ce qu'à leurs yeux vous n'êtes pas. Puis, après quelques hésitations, ils lâchent comme une découverte ou une provocation : "Pour nous, vous êtes le successeur des apôtres." Excellente réponse. Pour en arriver là, était-il nécessaire d'occuper la Sorbonne, de détruire l'Université, de dresser des barricades et de surcroît, avec le concours de clercs iconoclastes, de brûler au grand séminaire les portraits des archevêques de Besançon ?

Votre noviciat épiscopal s'achève en 1971 lorsque vous êtes nommé évêque de Nancy et Toul. Retaillé après la défaite de 1871, ce diocèse résume bien la géographie de la Lorraine, avec l'austérité de son climat, l'alternance des plateaux et des côtes, des pâturages et des forêts, des zones dépeuplées et des centres surpeuplés. Aux industries traditionnelles du sel et du cristal, le XIX^e siècle a ajouté le foudroyant essor des mines et de la métallurgie.

L'histoire de la Lorraine a aussi marqué ce diocèse. Toul rappelle ses origines chrétiennes. Là, le long d'une voie romaine, un évêché existe au IV^e

siècle. Saint Mansuy en est le premier évêque et l'on est même assuré de son existence. Il ouvre une longue suite d'évêques dont dix-neuf sont honorés comme saints. Un si grand nombre devrait nous édifier. A Montpellier, il excite surtout notre jalousie. En mettant bout à bout les évêques des cinq diocèses fondus aujourd'hui dans celui de Montpellier sous la houlette de M^{gr} Boffet, nous trouvons péniblement quatre saints. Encore des impies voudraient, bien à tort, dénicher saint Aphrodise et le saint Georges lodévois est tout à fait inconnu.

Notre jalousie redouble en relevant dans cette sainte cohorte, le nom d'un grand pape, Léon IX. Ce moine alsacien était évêque de Toul quand il devint pape en 1048. Il était si attaché à son évêché lorrain, que pendant trois ans, il voulut porter le double titre d'évêque de Rome et de Toul, et qu'il concéda à ses successeurs le droit de porter sur la chasuble une collerette appelée subhuméral.

Nancy est bien plus jeune. Capitale des ducs puis du roi Stanislas, centre industriel et ville universitaire, elle devint siège d'un évêché en 1778 et a reçu les dépouilles du diocèse de Toul avec la Révolution. L'antique privilège de Léon IX a survécu à ces péripéties. Lorsque, précédé des chanoines du chapitre primatial, vous entriez dans votre cathédrale, vous portiez le subhuméral. Vous étiez en bonne compagnie, puisque vous partagiez ce droit avec l'archevêque de Cracovie.

Malheureusement, quand, en 1971 vous devenez le lointain successeur de saint Mansuy, les jours heureux de l'économie lorraine appartiennent au passé. L'agriculture traditionnelle se meurt ; l'agriculture moderne amorce son déclin. Le charbon et le fer s'engagent dans une spirale inexorable. Ni les injections colossales de fonds publics, ni les investissements, ni les fermetures de mines et de hauts fourneaux, ni les réductions dramatiques de personnel n'ont redressé la situation. En 1950, on crut trouver la recette d'une Europe enfin pacifiée dans la mise en commun du charbon et de l'acier. Charbon et acier se sont effondrés : la perspicacité n'était pas à la hauteur de l'ambition. Vous êtes donc l'évêque d'un pays sinistré.

L'Eglise dont vous devenez le pasteur est, elle aussi, en crise. Une ligne de l'annuaire diocésain en 1993 donne du clergé une image flatteuse : pour 711.000 habitants, 445 prêtres. Une lecture plus attentive dissipe l'illusion : 47 prêtres ont plus de 80 ans ; 1 seul moins de 30 ans. Le naufrage de la pratique a accompagné le recul des vocations. Il est aisé de trouver des explications dans l'évolution de la société, de l'économie et des mœurs. Encore faut-il avoir le courage de l'humilité et rappeler d'un mot, le choc de la réforme liturgique. Elle était nécessaire ; elle fut légitime. Mais un abîme sépare les textes conciliaires et pontificaux et leur mise en œuvre. Préparée par des experts qui, trop souvent, n'avaient de titres que ceux qu'ils s'étaient

donnés, aggravant le bricolage par la braderie, elle a été imposée brutalement, sans souci des sensibilités respectables et des traditions légitimes, sans discerner l'essentiel de l'accessoire. Comme l'a dit le Christ "on juge un arbre à ses fruits."

Que pouvait faire le nouvel évêque de Nancy et de Toul ? Simplement et fortement vous êtes resté fidèle à la devise qui orne votre blason épiscopal : *annoncer à tous la bonne nouvelle*.

Montrer comment vous avez voulu vivre votre devise est tâche impossible. Il faudrait vous suivre de paroisse en paroisse, de réunions en commissions, ou dans des pèlerinages à Notre Dame depuis la Colline inspirée jusqu'à la grotte de Massabielle. Il faudrait vous accompagner à la conférence épiscopale où vos confrères vous ont appelé à la présidence de la commission des milieux indépendants puis des moyens de communication sociale. Il faudrait aller avec vous sur les chemins qui mènent à Rome où, souvent, vous avez conduit vos diocésains auprès du successeur de Pierre, pour affermir leur foi et pour les aider à découvrir, au milieu des splendeurs sacrées et profanes de la Ville Eternelle, les conditions difficiles et modestes dans lesquelles un personnel peu nombreux et mal payé essaie de faire face aux missions immenses du Siège Apostolique.

Je me bornerai à esquisser quelques images de l'évêque de Nancy et Toul annonçant la bonne nouvelle à travers les difficultés du présent, la sauvegarde du passé et la préparation de l'avenir.

L'Eglise qui a reçu l'Esprit par l'imposition des langues de feu, parle trop souvent une langue de bois. Trouver un langage nouveau pour des vérités éternelles est une tâche essentielle mais difficile : vous en avez fait l'expérience. Nouvel évêque auxiliaire, vous avez voulu intéresser de jeunes confirmés en leur expliquant que la crosse était la houlette du berger. Votre propos qui se voulait pastoral en étant bucolique a laissé vos auditeurs indifférents. Aujourd'hui, pour eux, le bâton de berger désignerait une marque de saucisson. Alors ils ne connaissent le berger qu'en apéritif et le mouton qu'en côtelettes.

La recherche d'un langage accessible ne vous a plus quitté. Elle a même hanté vos vacances. Sous les ombrages de Cibadiès, au chant des cigales, un oncle parle à bâtons rompus de son métier avec son neveu et sa nièce. Le neveu est journaliste, la nièce est curieuse et l'oncle est évêque. Peu à peu le propos se structure et le dialogue devient interview. Yves et Magali de Gentil-Baichis l'ont publié en 1976 sous le titre *Mon métier d'évêque* dans la collection *Les interviews* aux éditions du Centurion. Je ne me hasarderai ni à le résumer, ni à le discuter ni à lui donner l'imprimatur à titre rétroactif. Je dirai simplement qu'il séduit par deux qualités précieuses et rares : il est

compréhensible et il donne à réfléchir.

La bonne parole, vous l'avez proclamée, même dans les moments difficiles, offrant à tous, pour reprendre le mot de Maurice Schumann quand il accueillit à l'Académie Française le cardinal Decourtray, "le visage ouvert d'un homme apaisant qui ne refuse les compromissions que pour rechercher les réconciliations." Plus loin, il demandait au récipiendaire : "Qui d'autre que vous pouvait aller aux Minguettes, non pas en partisan, mais en médiateur ?" On peut vous poser la même question en remplaçant les Minguettes par Longwy. Lorsque en 1979, quelques jours avant Noël, les mineurs apprirent que 23.000 emplois étaient supprimés, l'angoisse et la colère submergèrent une population désespérée. Quel notable aurait pu parler ou même se rendre dans ce bassin en révolte ? L'évêque de Nancy, devant les caméras de plusieurs chaînes de télévision, célébra la messe de minuit à Longwy et, tout au long de ce conflit, il gagna et conserva le respect des autorités, du patronat et des mineurs.

Ouvert aux joies, aux attentes et aux douleurs du présent, vous n'avez pas cru que le vandalisme était une forme d'apostolat. Bien au contraire, quand une occasion exceptionnelle s'offrit à vous pour sauver et exalter le passé de votre diocèse, vous l'avez saisie. C'est un conte de Noël dont saint Nicolas, le patron de la Lorraine, est le héros. Evêque de Myre au début du IV^e siècle, ce saint homme eut une histoire posthume agitée. Sans doute pour éviter de tomber entre les mains des musulmans, ses reliques furent transportées à Bari, puis, au XI^e siècle, par les soins d'un marchand lorrain, sur les rives de la Meurthe. Déjà populaire en Orient, son culte se répandit en Occident. Au XV^e siècle, René II, duc de Lorraine, résista courageusement aux ambitions de Charles le Téméraire. Quand le duc de Bourgogne assiégea Nancy, il promit à saint Nicolas d'ériger une église digne de lui s'il délivrait sa capitale. Il fut exaucé. Obligé de lever le siège, le grand duc d'Occident périt misérablement dans une embuscade et son corps fut dévoré par des loups que les écologistes n'avaient pas encore apprivoisés. René II tint parole et, à Saint-Nicolas-de-Port, il construisit une somptueuse église en gothique flamboyant, que les siècles suivants ont continué d'enrichir.

Au XX^e siècle, ce chef-d'œuvre était en péril. Saint Nicolas accomplit un double miracle : il trouva un donateur et un donataire. Une lorraine, américaine par mariage, devint veuve ; sans enfants, elle légua, pour restaurer cette église, une fortune qui se comptait en milliards de centimes. Au nom de l'association diocésaine de Nancy, vous avez accepté ce legs. Vous voilà maître d'œuvre, avec tout ce que cela comporte de difficultés, de soucis, de tracas, de péripéties et de lenteurs, sans oublier les critiques des sots.

Lorsque le 23 mai vous assisterez à l'inauguration des travaux enfin

terminés, vous aurez le droit d'être fier. Le chef-d'œuvre de René II a retrouvé sa jeunesse. Des milliers d'heures de travail ont été payées au plus fort de la crise. Cette restauration magnifique consacre avec éclat les deux aspects originaux du culte de cet oriental devenu lorrain : elle rappelle la vigueur d'une dévotion chère à la religion populaire et aussi la permanence des liens millénaires et trop souvent oubliés qui unissent les Eglises d'Orient et d'Occident. Enfin vous avez montré, et c'est bien nécessaire, que l'équilibre des lignes et des volumes, les leçons de la sculpture et de la peinture, la lumière des vitraux, les chants de la liturgie, les accents des orgues, contribuent, hier comme aujourd'hui, à annoncer à tous la bonne nouvelle.

Enfin, pour mieux annoncer la bonne nouvelle dans l'avenir, vous avez réuni un synode. Cette très vieille institution connaît une étonnante renaissance.

L'historien du droit constate qu'à travers des formes diverses et depuis plus d'un millénaire, un trait fondamental demeure : le lien étroit entre le synode et l'évêque. L'évêque seul le convoque, l'organise, le clôture et transforme ses propositions en décisions.

Cette consultation de la communauté diocésaine, vous avez voulu qu'elle soit très ouverte ou, pour employer un mot qui appartient au vocabulaire électoral, vous avez "ratissé" large. Entre ceux qui ont rejeté le Concile et ceux qui l'ont trahi, il y a tous ceux qui essaient de lui rester fidèles. Ils ont été silencieux, souvent déconcertés, parfois malheureux car pour citer encore Maurice Schumann, *"souffrir par ce qu'il aime et par ce qu'il s'efforce de bien servir n'est jamais une peine légère au cœur le plus fidèle."* Au synode, ils se sont exprimés, ainsi que tous ceux qui ont peu à peu compris les périls de l'immobilisme ou de l'aventure. La découverte des autres aura été le premier fruit du synode.

Votre assemblée a été marquée d'un événement extraordinaire : le 10 novembre 1989, le pape Jean-Paul II a présidé l'ouverture de la dernière session. Il a aussi célébré une messe devant quarante mille personnes et vous avez eu le privilège et le souci de le recevoir à l'évêché. Sa visite à Nancy culmine dans la séance à la cathédrale. Il avait bien ouvert le synode de Cracovie, mais, dit-il, il n'avait pu le conclure, étant appelé ailleurs. En France sûrement et dans le monde peut-être, aucun diocèse, Rome excepté, n'a connu cet honneur ou plutôt n'a vécu cette grâce.

Ce fut pour tous une grande joie. Joie pour les Lorrains d'accueillir, après 940 ans d'attente, le successeur de Léon IX. Joie plus profonde pour les catholiques de voir les soucis et les espoirs de l'Eglise locale ainsi pris en charge par l'Eglise universelle. Joie plus malicieuse de vos diocésains à qui le pape a donné l'occasion trop rare d'admirer leur évêque en soutane.

Le 15 décembre 1989, vous avez approuvé et promulgué les orientations et les décisions votées par le synode et contenues dans le cahier synodal. Le grain était jeté en terre. Tous les grains ne germeront pas et la croissance sera inégale. La qualité de la semence permet l'espoir de la moisson. Mais les ouvriers seront-ils assez nombreux ? Quand on referme le cahier synodal, cette question demeure sans réponse. Vous avez semé, sinon dans les larmes, du moins au prix d'un rude labeur. Souhaitons avec vous que vos successeurs moissonnent en chantant. Du moins, avant de quitter Nancy, l'évêque saint cyrien a eu la joie d'ordonner un nouvel ouvrier, fils de l'un de ses camarades de promotion.

Puis vous avez suivi le conseil donné par le dernier Concile et vous avez pris votre retraite. Cette innovation qui aurait privé l'Eglise du pontificat de Jean XXIII et notre diocèse du cardinalat de M^{gr} de Cabrières, vous a permis de revenir sur les bords de la Méditerranée. Malgré les diverses tâches pastorales que vous avez tenu à remplir à Montpellier, l'Académie a pu vous élire. Au cours de votre carrière, Monsieur, vous avez rassemblé une superbe collection de couvre-chefs, qui s'ouvre par un casoar et s'achève par une mitre. L'Académie regrette de ne pouvoir l'enrichir d'un bicorné emplumé ! Du moins elle vous offre un fauteuil et elle a voulu que ce soit le fauteuil occupé pendant trente-quatre ans par Monseigneur Roucairol.

J'ai été son ami pendant un demi-siècle. Avec émotion et avec nostalgie, j'ai admiré le portrait que vous avez tracé du prêtre et du musicien tout entier tourné vers la gloire de Dieu. J'insisterai un instant sur un trait qui m'est très cher : son attachement à la cathédrale. Du petit séminaire à sa mort, de diverses manières, il l'a aimée et servie. Il lui a consacré ses dernières années et, jusqu'à l'extrême limite, ses dernières forces.

Le 17 novembre 1992, Joseph Roucairol célébra cinquante ans de musique dans sa cathédrale. Avant de diriger la messe Urbain V, il termina la première partie du concert consacré à son œuvre d'orgue par une improvisation sur le *Pange lingua*. Elle s'achève par une *toccata* fulgurante dans laquelle cet homme déjà gravement malade laissa éclater sa fougue, sa ferveur et sa foi. Il ne devait plus remonter à la tribune. Dans ces accents frémissants, on peut entendre un dernier adieu à l'orgue qu'il avait restauré et à la cathédrale qu'il avait ressuscitée et aussi un salut plein d'espérance à la porte de l'Eternité.

Avant de lui laisser le dernier mot, je vous souhaite la bienvenue parmi nous et je le fais dans la langue qui, selon la volonté du concile Vatican II, demeure la langue de la liturgie romaine, en vous disant, Monseigneur :

"Benedictus qui venit in nomine Domini".

ALLOCUTION DE CLÔTURE DU PRÉSIDENT PIERRE IZARN

Suivant le vœu de notre secrétaire perpétuel Henri Vidal, cette allocution de clôture sera brève. Il y a peu à ajouter aux deux émouvants éloges que nous venons d'entendre.

D'autre part, nous devons respecter un programme particulièrement strict qui nous oblige à nous rendre au Centre Saint-Guilhem avant dix-neuf heures.

Que dire de plus au sujet de monseigneur Roucairol, je me bornerai à quelques réflexions personnelles. Nous connaissions bien à l'Académie Joseph Roucairol car malgré ses multiples responsabilités, il se joignait à nous plusieurs fois par an, depuis son élection en 1958. Nous étions frappés par l'étendue de ses connaissances, la franchise et la vivacité de sa conversation, son bon sens en même temps que la hauteur de vue de ses réflexions. Au cours de sa dernière communication, le 13 novembre 1989, il nous a parlé de la *"Solitude de Nazareth et de son fondateur l'abbé Pierre Coural"*. Nous avons appris qu'il en avait été l'aumônier de 1973 à 1988 et, qu'il avait contribué à transformer cet établissement d'éducation surveillée en un *Centre de rééducation* pour enfants et jeunes filles handicapés ou en situation familiale difficile. Pendant quinze ans, monseigneur Roucairol a, sans relâche, conseillé ces jeunes pensionnaires ; il leur a fait prendre conscience de leur capacité de sortir de leur isolement et de préparer leur avenir.

Cette œuvre se poursuit et dans quelques jours s'ouvrira sur le vaste domaine de Nazareth un *Centre de formation professionnelle* agréé par l'Education Nationale et la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Montpellier ; il recevra les jeunes filles qui se destinent aux métiers de l'hôtellerie et de restauration. Notre secrétaire perpétuel a aidé les sœurs de la Congrégation de Marie-Joseph et de la Miséricorde à mettre sur pied ce nouvel établissement qui a été construit sans recevoir de subvention, mais seulement grâce à des emprunts.

La riche personnalité de Joseph Roucairol se révélait en chaire au cours de ses homélies dominicales qui attiraient dans sa cathédrale une foule de fidèles. Par un discours parfaitement charpenté à la fois sobre et percutant, il faisait passer le message évangélique en l'actualisant. Il s'en dégageait une force de conviction qui entraînait irrésistiblement l'adhésion de ses auditeurs.

L'église de Montpellier a perdu un apôtre et un animateur qui ne ménageait pas ses forces pour entreprendre et innover sans cesse.

Je m'adresse maintenant à vous, Monseigneur. Votre titre d'ancien évêque de Nancy et de Toul ne me permet pas de vous appeler "*Monsieur*" comme cela est la règle à l'occasion des réceptions.

Votre abord bienveillant empreint de sagesse et de simplicité, votre souci de vous informer de nos traditions ont conquis tous vos collègues de l'Académie. Vous avez été tout de suite adopté.

Cela n'étonnera personne. Languedocien par votre famille, votre formation et votre attachement au pays natal, très apprécié au cours des 22 ans d'apostolat dans les différents établissements de Béziers et de Montpellier où vous avez exercé, vous avez été accueilli les bras ouverts à votre retour par vos amis et vos anciens élèves.

Par votre double formation, scientifique d'abord indispensable pour saisir et mesurer les faits et les événements du monde extérieur, philosophique et théologique ensuite, celle de la connaissance des idées et des doctrines, vous avez acquis cette culture du *tiers instruit* suivant l'heureuse expression de Michel Serres.

Elle est la condition de l'enrichissement personnel au cours du temps par les expériences quotidiennes ; elle permet surtout la rencontre de "*l'autre*" ; elle est à la base de toute pédagogie.

Grâce à elle vous avez acquis ce sens de la communication, ce souci de rester "*en phase*" avec le milieu qui vous entoure.

Partout où vous avez exercé une responsabilité auprès de ces jeunes des "zones" de la périphérie de Paris que vous visitiez avec vos camarades de Saint-Cyr, à la direction du séminaire St-Roch de Montpellier, à la commission épiscopale puis pontificale des moyens de communication sociale, vous avez donné la preuve que vous saviez écouter, comprendre, et délivrer des conseils, des propositions, des solutions d'inspiration chrétienne et adaptés à chaque situation particulière.

Nous sommes sûrs, monseigneur, que vous tiendrez une place de choix dans notre compagnie. Celle-ci, à l'image de son aînée l'Académie française, et suivant les termes mêmes du cardinal Decourtray, constitue "*un lieu de paix et de dialogue où les problèmes de société, multiples et graves, peuvent être abordés dans une atmosphère de dignité, de communion fraternelle et de liberté.*"

C'est pourquoi, Monseigneur, au nom de tous nos collègues je vous invite à occuper ce IV^e fauteuil de la section des Lettres de notre Académie.